



● Actuellement, les grands laboratoires pharmaceutiques reconnaissent la richesse des connaissances de la médecine traditionnelle.

fraîches dont il a besoin pour préparer ses mélanges. Et puis, ces potions sont relativement instables et difficiles à conserver. Elles doivent être consommées rapidement. Un désavantage qui joue en faveur du comprimé qui, lui, se conserve longtemps.»

Même si ce mimétisme se retrouve surtout en milieu urbain, il reste que la population ne sait plus vraiment où donner de la tête. Or, elle consulte les deux médecines. «Ce qui importe pour les malades, c'est d'être guéri. Ils questionnent donc l'un et l'autre des systèmes, de façon successive ou parallèle.» Le hic, c'est que les traitements peuvent se dédoubler et inter-agir.

«Vous n'avez qu'à imaginer le cas de diabétiques. D'une part, on leur prescrit de l'insuline et d'autre part le guérisseur lui donnera des médicaments hypoglycémiques. Dans ce cas, il y a un problème de surdosage qui peut parfois se traduire par une intoxication. Dans d'autres situations, les traitements peuvent provoquer l'effet contraire, c'est-à-dire s'annuler. Je soupçonne que ce sont des situations qui se reproduisent fréquemment et qui ne peuvent être résolues que par un processus d'éducation.»

D'autres conceptions

Il y a quelques années, l'Organisation mondiale de la santé (OMS)

avait poussé les pays en voie de développement dans des programmes de formation d'agents de santé primaire. Dans cet esprit, on avait recruté des guérisseurs traditionnels. Reste que, dans l'ensemble, les traitements, qui vont au-delà des premiers soins, sont bien différents étant donné les conceptions du corps plus particulières. Ainsi, l'interprétation des causes de la maladie varieront selon les cultures.

«Il faut comprendre que notre conception occidentale du corps qui le divise en système respiratoire, circulatoire, etc... n'est pas universelle. Certaines civilisations voient le corps comme un décalque de l'univers, d'autres comme un ensemble de forces. Tout cela amène des méthodes de soin différentes. Ce qui fait qu'en Afrique on accordera une importance singulière aux ouvertures, car pour les guérisseurs, elles mènent au ventre, au dedans de la tête, etc... Ça va donner une accentuation des remèdes administrés par voie orale ou anale comme dans le cas des lavements.»

Un échange inégal

A la lumière des connaissances médicales occidentales, on a tout de même pu se rendre compte que certains traitements étaient tout à fait erronés. M. Bibeau donne l'exemple de la rougeole. A chaque épidémie,

on gardait les enfants malades emmitoufflés dans des draps et on ne leur donnait pas à boire alors qu'il aurait fallu faire tout juste le contraire.

A l'inverse, la médecine occidentale a aussi bénéficié des connaissances des guérisseurs traditionnels. Tardivement toutefois car elle les avait longtemps dépréciées. «On faisait des inventaires botaniques systématiques pour repérer les familles de plantes qui contenaient des éléments chimiques thérapeutiques comme des alcaloïdes. C'est ainsi que grâce aux analyses de laboratoire, on s'est mis à extraire, dans les années '30, des huiles chez les flacourtiacées pour soigner la lèpre. Or, ces huiles étaient connues et utilisées dans les mêmes buts depuis des millénaires par les guérisseurs herboristes.»

Actuellement, les grands laboratoires pharmaceutiques reconnaissent la richesse des connaissances des médecins traditionnels. «Mais c'est comme si on les siphonnait. Là, je ne suis pas d'accord. Ce ne sont pas des partenaires égaux. On s'emploie à récupérer le savoir de l'un pour l'intégrer à la richesse de l'autre. C'est un échange inacceptable.»

Un dumping incontrôlé

Au même moment, des médicaments de toutes sortes envahissent les tablettes des pharmacies, alors que l'OMS avait établi une liste de 200 médicaments essentiels; dans la pratique ce sont des vendeurs de tout acabit qui sillonnent les campagnes pour vendre des comprimés, des gélules de tout genre. Dans certaines régions, on retrouve près de 10.000 médicaments disponibles. «C'est fou, clame laconiquement Gilles Bibeau. Nous assistons à une redistribution de médicaments venus du Nord. C'est un phénomène qui échappe à tout contrôle. De quoi faire perdre la crédibilité de la médecine occidentale, car paradoxalement, cela joue en faveur de la médecine traditionnelle.»

En terre africaine, l'anthropologue n'avait, quant à lui, rien à vendre. Tout à apprendre. Il a stationné dans des villages du Bwato, au Nord du Zaïre et s'est initié au ngbandi, la langue locale. Puis il a pris contact avec plusieurs dizaines de guérisseurs environnants. Il a étudié leur pharmacopée et observé plus de 700 traitements; une enquête dont il a rendu compte dans une brochure publiée par le CRDI : **La médecine traditionnelle au Zaïre (IDRC-137F)***.